



2008

TOPIA

LA PHOTOGRAPHIE ET DES ARTS
PHOTOGRAPHY AND VISUAL ARTS

2. TERRITOIRE EN MUTATION / MUTATING TERRITORY

S'il est vrai que l'homme habite le monde en poète, comme on se plaît à le répéter aujourd'hui, après Martin Heidegger, dans les colloques internationaux d'architecture et d'urbanisme, le visiteur de cette biennale de photographie pourrait, à juste titre, se demander à partir de quel programme esthétique se façonnent pareils territoires, dans lesquels l'humanité semble parfois devoir profiter de la moindre fissure, pour réinvestir et se réapproprier des lieux sinistrés, un peu comme une herbe folle reprend vie avec obstination entre les pavés.

Plus de trois siècles placés sous le signe de l'anthropologie cartésienne ont fini par pousser jusqu'aux limites de l'absurde le programme de « maîtrise et domination de la nature », le refoulement de nos dimensions corporelles et animales, et l'oubli du lieu, espace inscrit, qualifié, valorisé, au profit d'espaces abstraits, prétendument universels, desquels l'homme s'est comme exclu progressivement lui-même. D'où, sans doute, cette revanche du territoire, miroir sans scrupule, qui nous renvoie de l'homme contemporain, c'est-à-dire de nous-mêmes, l'image d'un visage cicatrisé, d'un paysage défiguré.

Quel genre de poète peut bien habiter ce monde-là ? Voilà une des questions sous-jacentes à laquelle répondent, à leur manière, en artistes, ces photographes qui nous dévoilent ce qui s'offre pourtant quotidiennement à nos yeux et que nous avons seulement cru voir : un paysage rural, urbain ou indéterminé - car ces notions sont à présent déconstruites - où le béton brut, toujours armé, parfois crevassé, les pylônes et les fils électriques, les terrils, les cheminées, les tuyauteries, les usines, les locaux techniques, les containers, les parkings, les voitures neuves, les tas de carcasses, les logements standardisés, les pavillons en série, les grilles de sécurité, les bureaux informatisés, les échangeurs autoroutiers, les buildings trop hauts, les espaces de travail trop serrés et cloisonnés..., sont autant de motifs qui hantent notre vie de tous les jours, pour construire un nouvel imaginaire collectif.

If it is true that «poetically man dwells», as goes the quotation from Martin Heidegger which is often repeated at international architecture and urbanism colloquiums today, a visitor to this biennial photography exhibition might wonder (and rightly so) from what aesthetic plan these territories are fashioned - those in which humanity sometimes seems obliged to take advantage of the smallest crack in order to reinvest in and reclaim disaster-stricken places, not unlike a foolish blade of grass that obstinately comes back to life between the cobblestones.

More than three centuries marked by Cartesian anthropology ended up pushing to the limits of absurdity the plan of «mastery and domination of nature», the repression of our physical and animal characteristics, and a forgetting of place - that inscribed, described, and exalted space - in favour of abstract spaces, supposedly universal, from which man has ostensibly progressively excluded himself. Hence, no doubt, this revenge of territory, an unscrupulous mirror that sends back to contemporary human beings (from ourselves) the image of a scarred face, of a disfigured landscape.

What kind of poet can dwell in that world? This is one of the underlying questions that these photographers answer, in their own way, as artists. They unveil to us things that meet our eyes daily, what we only believe to have seen: a rural, urban, or indeterminate landscape (for these notions have now been deconstructed), raw concrete, always reinforced, sometimes cracked, pylons and electric wires, mine dumps, chimney stacks, pipes, factories, utility rooms, containers, car parks, new cars, heaps of building shells, standardized housing, mass-produced villas, security gates, computerized offices, motorway interchanges, too-high tower blocks, too-small workspaces... so many patterns that haunt our everyday lives, constructing a new collective imagination.

It is doubtless not by chance that «contemporary world anthropology» has ended up imposing itself as a recognized university discipline: 21st-century

Ce n'est sans doute pas par hasard que l'«anthropologie des mondes contemporains» a fini par s'imposer comme une discipline universitaire reconnue : l'homme du XXI^e siècle cherche bel et bien à se comprendre, comme s'il était étranger à lui-même, ainsi qu'à saisir la manière dont fonctionne ce monde globalisé, qu'il a pourtant contribué à mettre en place, mais qui lui échappe et qui multiplie les non-lieux, en persévérant - mais c'est peut-être cela l'essence de la technique - dans la mise en place forcenée d'une nouvelle logique spatiale et temporelle, qui se déploie partout en oubliant l'homme ordinaire, bien localisé celui-là, au profit du seul «homme d'affaires», comme on le sait, extraordinairement mobile et virtuel jusqu'au vertige.

Rien d'étonnant non plus si parmi les sciences humaines, la sociologie, l'anthropologie, la philosophie, la géographie et l'histoire renouent depuis quelques temps, et de manière quasi obsessionnelle, avec la vie quotidienne, si l'esthétique cherche à définir l'éthos de l'ordinaire, domaine de recoupement entre l'expérience pragmatiste et la perception phénoménologique, et, enfin, si Paul Virilio, urbaniste et philosophe tellement branché sur le temps et la vitesse du monde moderne, expose, à l'aube du troisième millénaire, à la Fondation Cartier, ce qui arrive, en appelant de tous ses vœux une «Intelligence du désastre».

Ce qui renaît maintenant, à l'instar du malaise dans la civilisation, relève bien d'une poétique de la désolation qui nous fait éprouver un nouveau goût prononcé pour le sublime - celui qui fait peur et fascine -, le laid et la mélancolie. En effet, la chance a voulu que le poète qui habite ces territoires en mutation, ce nouveau romantique, puisse néanmoins trouver, dans la nostalgie des mondes révolus, une sorte de sentiment esthétique complexe, plus que jamais teinté de plaisir masochiste. Aussi grâce à cette capacité de tout se réapproprier, il lui arrive parfois de regarder les décombres de la modernité tout habité d'un sentiment qui n'est pas sans rappeler la passion de Victor Hugo devant les vestiges des grandes civilisations. Certes, nos ruines «ne témoignent pas de la bataille des Titans contre Jupiter», mais là où le regard commun risque de ne voir que des bâtiments délaissés, des sites désaffectés, des quartiers désolés, des villes détériorées, des

man truly seeks to understand himself, as if he were a stranger to himself, as well as to comprehend how this globalised world functions, which he has nevertheless helped to create. This world escapes him, persevering in the multiplication of its non-places but perhaps that is the essence of the technique: in the frenzied creation of a new spatial and temporal logic that spreads out everywhere, forgetting the ordinary, local man, for the benefit of the solitary businessman, extraordinarily mobile and dizzyingly virtual.

It is no wonder either that in the humanities and social sciences, sociology, anthropology, philosophy, geography, and history have, for some time now, and in an almost obsessive manner, taken up with everyday life. Neither is it unexpected that aesthetics seek to define the ethos of the ordinary, a field of cross-check between pragmatic experience and phenomenological perception. And finally, it is not surprising that Paul Virilio, an urbanist and philosopher so connected with the time and speed of the modern world, has exhibited his *Ce qui arrive* («What Arrives») at the Fondation Cartier, fervently calling for a preventive «disaster intelligence» at the dawn of the third millennium.

What is being reborn, following the example of «civilisation malaise», falls within the realm of a poetics of desolation that makes us experience a new pronounced taste - one that frightens and fascinates - for the sublime, the ugly, and the melancholy. Luckily, the poet that inhabits these changing territories, this new romantic, can nevertheless find, in his nostalgia for worlds gone by, a sort of complex aesthetic feeling, tainted more than ever with masochistic pleasure. In addition, because of his ability to retake possession of everything, he sometimes gazes at the rubble of modernity haunted by a feeling not unlike Victor Hugo's passion before the vestiges of the great civilisations. Certainly, our ruins «do not testify to the battle of the Titans against Jupiter», but where the common gaze might see only neglected buildings, disused sites, desolate neighbourhoods, deteriorated cities, ravaged landscapes, and divided territories, our poet enjoys contemplating the damage, as if «some greatness could be extracted». And it should be admitted that something «all too

as if he were
comprehend how
he has never
escapes him,
his non-places
technique: in
and temporal
forgetting the
of the solitary
and dizzyingly

humanities and
ogy, philosophy,
time now, and
up with eve-
hat aesthetics
ary, a field of
ence and phe-
y, it is not sur-
ad philosopher
of the modern
 («What Arri-
ly calling for a
the dawn of the

example of
the realm of a
is experience
frightens and
and the melan-
ese changing
rtheless find,
of complex
er with maso-
his ability to
netimes gazes
a feeling not
the vestiges of
ruins «do not
Jupiter», but
ly neglected
ghbourhoods,
es, and divi-
mplating the
e extracted».
hing «all too

paysages ravagés, des territoires morcelés, notre poète se plaît à contempler les dégâts, comme si «quelque grandeur pouvait en être extraite». Et il faut admettre que quelque chose de «trop humain» émane de ces territoires que l'artiste a cadrés. Du poète qui les habite, on pourrait dire à la manière d'un des plus grands, celui qui a rédigé la Préface des Burgraves: «Il avait sous les yeux les édifices, il essaya de se figurer les hommes ; du coquillage on peut conclure le mollusque, de la maison on peut conclure l'habitant».

Que peut-on «conclure» alors à partir de ces territoires que nous avons transformés ? Comment «se figurer» l'homme contemporain à partir de ses coquilles de fer et de béton ? Ce sont des questions que nous ne pourrions pas éternellement repousser. Penser la condition anthropologique aujourd'hui consiste à réinterroger la poétique première de l'habiter humain. C'est la raison urgente pour laquelle la recherche en architecture n'hésite plus à se lancer dans l'aventure interdisciplinaire, en convoquant tous les savoirs disponibles, pour mettre en évidence les impasses de notre genre de vie. Car, si un des propres de l'homme est bien de «Bâtir Habiter Penser», à lire d'un trait, comme un verbe unique qui ne demanderait qu'à prendre chair, il y va peut-être tout simplement de la pérennité sur Terre de son seul habitant, à moins de «parier que l'homme s'effacerait, comme à la limite de la mer, un visage de sable»... Mais c'est une autre histoire !

Stéphane DAWANS
Né à Liège en 1962, enseigne la philosophie et les sciences humaines à l'Institut Supérieur d'Architecture Lambert Lombard.

human» emanates from these territories that the artist has framed. We could say of the poet who lives in them, in the style of the great Hugo, who wrote in his preface to *The Burgraves*: «He had before him the edifices, he tried to imagine the men; from the shell one can deduct the mollusc, from the house the inhabitant.»

What can we «conclude», then, from these territories that we have transformed? How should we «imagine» contemporary human beings based on their iron and concrete shells? These are questions that we cannot push away forever. Study of anthropology's position in society today means a re-examination of the primary poetics of the human habitat. This is the pressing reason that architectural research unhesitatingly ventures into interdisciplinary waters, summoning all available fields of knowledge in order to reveal the impasses of our way of life. For, if one of man's gifts is to «Build Live Think», to be said in one breath, as a single verb whose sole purpose seems to be to enlarge itself, the perpetuity on Earth of its only true inhabitant is at stake, unless we «wager that man would fade away, as would a face made of sand at the edge of the sea»... but that is another story!

Stéphane DAWANS
Born in Liège in 1962, Dawans teaches philosophy and humanities at the Institut Supérieur d'Architecture Lambert Lombard.

Translation: Elizabeth Blount